

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 24

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199418>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ou plus mauvais, vieux et vieilles que j'aime d'une affection respectueuse, c'est d'eux que je veux vous parler. Comme eux, je serai vrai et simple; je laisserai parler mes souvenirs, qui sont en foule, et je ne ferai pas de phrases. Comme eux, aussi, je serai un tantinet « sermonneur », pour être sincère, toujours ..

I

Le père Christ.

L'autre jour, en me promenant au bord du lac, je vis rentrer plusieurs bateaux de pêche. Et la bonne vieille figure du « Père Christ » se dressa devant moi, du fond de mon souvenir. Cette figure est intimement liée à mon enfance passée au bord de l'eau, en équipées sur la grève, pieds nus, au soleil, à la pluie, par tous les temps. Et je le revis tel qu'il était alors que je n'étais qu'un galopin d'une dizaine d'années, grand, fort, les épaules arrondies, le visage imberbe empreint d'une constante jovialité. Ses yeux bleus riaient toujours; on eût dit qu'à force de se pencher sur l'eau, ils en avaient pris l'azur.

Il était pêcheur. Entre ses sorties, il remplissait les fonctions de *raddeleur*, et l'on était averti du passage de chaque bateau rien qu'au rire sonore du vieux pêcheur, qui faisait dire à chacun: « Voilà le père Christ qui vient, c'est l'heure du bateau. »

J'ai beau scruter ma mémoire, je ne me souviens pas d'avoir vu une seule fois le père Christ de mauvaise humeur; les contrariétés n'avaient aucune prise sur cette nature bronzée par l'air du large. Ce qui le rendait plus original encore, c'était son bégaiement. Avec sa voix de trompette et sa façon de scander les syllabes, on l'entendait de fort loin, et son contentement était communicatif; rien qu'à l'entendre rire, de cette grosse gaité qui lui secouait les épaules, on se sentait en joie. C'était une heureuse nature. Rien ne le contraria jamais, pas même la maladie. Vers la fin de ses jours — il avait plus de soixante-dix ans — il eut une phlébite qui le força de s'aliter. Le médecin, pour combattre l'inflammation, lui interdit les nombreux « trois décis » qu'il avait l'habitude de prendre à tout instant de la journée. Cela surtout lui était pénible, et le vieux loup de mer refusait de renoncer à son « petit blanc ». Il s'efforçait de persuader l'homme de science que le vin lui faisait, au contraire, beaucoup de bien. Et comme le docteur persistait dans son interdiction, le père Christ s'écria, de sa grosse voix goguenarde, en heurtant ses mots d'une façon comique:

— Mais... quand je vous dis, mo-mo-mo-sieur le docteur, que, que ce queeee je bois ne vaaaa pas juuussqu'à - qu'à - qu'à ma jambe! La science était vaincue.

Le père Christ continua de boire son « petit blanc », sa phlébite empira, et... l'emmena, à moins que ce ne soit son grand âge...

CH.-GABRIEL MARGOT.

Le rêve d'un pioupion.

Bidaux et Fracasse, deux inséparables amis, font ensemble l'école de recrues, à la Pontaise. Ce sont d'excellents garçons, mais de très mauvais soldats. Le service militaire est leur bête noire. Se lever avant l'aube, arpenter monts et vaux par tous les temps, avoir continuellement faim, soif et sommeil, et, pour comble, rentrer le soir avec les poules; tout cela ne leur dit rien.

Depuis le jour de l'entrée, ils escomptent celui du licenciement. Et encore, les corvées et le violon, dont ils ont été gratifiés plus souvent qu'à leur tour, n'ont pas précisément contribué à augmenter leur enthousiasme.

Ils sont justement à la salle de police, en

train de purger leurs derniers arrêts, pour rentrée intempestive.

La diane, cette maudite diane, qui leur arrache chaque matin une grêle de jurons, vient de les réveiller en sursaut.

— As-tu bien dormi, Bidaux, sur ces ressorts en mêléze ?

— Pas trop mal, et toi ?

— Très bien, non pas. On se fait à tout. Le violon, on connaît ça, nous autres; qu'en dis-tu, mon vieux ? On a un abonnement. Et ben, je ne sais à quoi ça tient, mais, chaque fois que je dors sur les planches, je fais des rêves magnifiques. Tiens, cette nuit, quel chouette rêve !

— Qu'as-tu donc vu de si épétant ?

— Ecoute-moi ça :

J'ai rêvé qu'en cette caserne,
Où, sur nous, pleuvent tant de maux,
Supérieur et subalterne
S'entendaient mieux que des égaux.
Le colon, bon comme la manne,
Quand il nous savait peu dispos,
Voulait qu'on supprimât la diane
Et qu'on nous laissât en repos.

Au lieu du piteux ordinaire,
C'étaient de plantureux banquets :
Chefs-d'œuvre de l'art culinaire,
Servis par d'empresés valets.
Lorsqu'après trois heures de table,
Les ventres devenaient trop ronds,
Le caporal, toujours aimable,
Nous desserrait nos ceinturons.

Chacun, pendant la théorie,
A son gré, pouvait se coucher;
L'orateur, sans qu'on se récrie,
Dans le désert pouvait prêcher.
Et même si, dans l'auditoire,
Morphée n'osait s'avancer,
Des nymphes, en versant à boire,
Sans façon, venaient nous bercer.

Très peu, oh ! très peu d'exercice :
Seulement pour nous divertir ;
Si le temps n'était pas propice,
L'on se gardait bien de sortir.
Ni fatigue, ni courbature :
Au combat, fallait-il marcher,
On nous y menait en voiture ;
Le lieutenant était cocher !

Enfin, le plus beau de l'affaire,
L'ancien système étant cassé,
L'argent, chose si nécessaire,
Était on ne peut mieux placée :
C'était nous qui faisions la solde,
Et, quand le coffre était pillé,
Les officiers avaient le solde,
Tout était bien simplifié.

— C'est tout ?

— C'est tout ! T'es pas content comme ça ?

Eh ben, mon vieux...

— Que oui, que je suis content. Mais, dis, Fracasse, on dirait des verses ce que tu viens de me raconter là ?

— Je te crois !

— Alors, dis donc, tu rêves toujours comme ça, en poésie ?

— Toujours !

— Hum !

La porte du cachot s'ouvre brusquement :
« Hé ! là, sortez ! crie le caporal. Un peu lesté, sapristi ! Allez vous mettre en tenue de campagne, sac garni, etc. Partons dans dix minutes ! »

— Eh ben, mon copain, ton rêve, tu sais, c'est pas pour aujourd'hui.

H. B.

Moustaches d'empereur.

Qui n'a admiré, au moins en photographie, les moustaches de l'empereur d'Allemagne, dont les pointes, savamment retroussées, semblent vouloir poignarder la visière du casque ? Grâce à l'indiscrétion de herr Haby, barbier de Guillaume II, nous savons maintenant com-

ment celui-ci s'y prend pour avoir la plus terrible moustache qui soit, dit-on, en Europe

Pendant vingt minutes, chaque matin, il s'astreint à porter un « Schnurrbartbinde », sorte de filet en soie de son invention, mesurant 25 centimètres de long sur 3 de large environ, attaché aux oreilles par deux élastiques et qui relève la moustache en l'appuyant fortement contre les joues. Puis, une fois le pli donné, herr Haby intervient pour friser la moustache, pour ainsi dire poil par poil. Cette opération se renouvelle souvent jusqu'à trois fois par jour !

Pour ces soins, l'impérial barbier, qui, depuis huit ans, suit son maître dans tous ses déplacements, reçoit un salaire fixe de 4,000 marks par an, plus d'assez fréquents pourboires. Aujourd'hui, herr Haby est un petit personnage à la cour; il a déjà amassé presque une fortune.



Monsieur Kodak

Enfin, il marche, mon Kodak, et admirablement, cette fois. Pendant trois mois, inutile, je n'obtenais aucun résultat... Il est vrai que, presque toujours, j'oubliais de mettre les plaques. F.

Indispensable aux commerçants, la nouvelle *carte commerciale de la Suisse* et territoires limitrophes, que vient d'éditer la librairie Payot et Cie. Cette carte, à l'échelle de 1/450000, est des plus détaillées et cette abondance de détails n'a pas été obtenue au détriment de la clarté. Les noms des plus petites localités figurent dans cette carte, qui permet au premier coup d'œil aussi, de se rendre compte de l'importance du réseau complet des chemins de fer suisses. Un index alphabétique facilite les recherches.

M. S. Henchoz vient d'éditer, sous le titre de : **Souvenir du Vieux Lausanne**, une très remarquable plaquette contenant seize vues originales des plus anciens quartiers de Lausanne, dont quelques-uns sont déjà du domaine des souvenirs. A l'intérêt historique de cette publication, s'ajoute l'attrait d'une exécution vraiment artistique. Le tirage de cette plaquette a été fait chez M. Pache-Varidel, imprimeur. — En vente, au prix de 60 cent. à l'Exposition du Vieux-Lausanne.

Boutades.

Prudence en chemin de fer.

Deux messieurs sont seuls dans un compartiment de chemin de fer.

L'un d'eux demande à son voisin qui vient de tirer sa montre :

— Quelle heure est-il ?

— Je ne sais.

— Mais vous venez de tirer votre montre ?

— C'était pour voir si elle était toujours dans mon gousset.

Lu dans un journal :

« Le comité du syndicat d'élevage informe les propriétaires de bétail que le taureau qui devait être mis à leur disposition le samedi 14 courant, ne pourra venir, pour cause d'indisposition; à moins que, d'ici là, M. le président du syndicat ait pu le remplacer. »

Distinction. — Le jury de l'Exposition internationale du travail, à Paris, vient de décerner le diplôme de médaille d'argent, pour la bonne fabrication de ses produits, à M. Louis Gros, fabrique d'articles de voyage et de vannerie, Escaliers du Grand-Pont. Nos félicitations.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.